Un recueil manuscrit de l'archiviste Baron : (suite)

Autor(en): **Mogeon, L. / Baron**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 50

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-216822

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

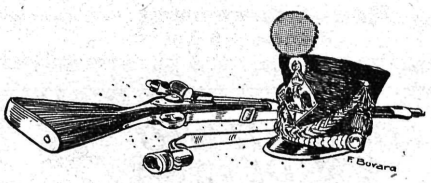
fâ on municipau que l'ètâi tot grindzo, vo foudrâ vo conteintâ de cein qu'on vo baillera.

— Et pu, on porra bin mè baillî assebin on carro de courti, que repond onco la fenna. On ein a bin baillî à dâi z'autro que lâi a !

— Eh bin ! so fâ dinse lo mîmo municipau, manquerâi pe rein que cein ! Et dein clli courti, qu'è-te que vo lâi plliantera, po l'amou dau bon Dieu ?

— Dâi municipau, monsu, que repond la fenna, *ie sant tant bon !*

Marc à Louis, du Conteur.



LA GUERRE SACREE

UN de nos abonnés a l'obligeance de nous communiquer la version originelle du « Roulez, tambours » d'Amiel. On y trouvera quelques strophes qui ne sont guère connues.

* * *

L'Alarme.

Rugis, tocsin ! pour la guerre sacrée !
A l'étranger renvoyons ses défis;
Aux armes tous ! Si ta perte est jurée,
Suisse, on compta sans l'amour de tes fils !
Debout ! vallon, plaine et montagne,
Schwytz, Appenzell, Hassli, Tessin !
L'ouragan noir vient d'Allemagne :
Rugis, tocsin !

Le Départ.

Roulez, tambours ! Pour couvrir la frontière,
Aux bords du Rhin, guidez-nous au combat !
Battez gaîment une marche guerrière ;
Dans nos cantons chaque enfant naît soldat.
Faisant bondir le cœur des braves,
Rappelez-vous les anciens jours ;
Nos monts jamais n'ont vu d'esclaves !
Roulez, tambours !

Au Bivouac.

Sonnez, clairons ! Le grand fleuve, en son ombre,
De nos bivouacs a réfléchi les feux.
Chez nous, là-bas, sans doute, en la nuit sombre,
Au ciel, pour nous, ont monté bien des vœux.
Oui, nous veillons sur toi, Patrie !
Remparts vivants, nous te couvrons !
Dieu voit qui veille, entend qui prie ;
Sonnez, clairons !

En Ligne.

Flottez, drapeaux, étendards héroïques,
Où nos aïeux ont inscrit maint beau nom,
Astres de gloire, au ciel des Républiques :
Sempach, Nœfels et St-Jacque et Grandson
Sous vos couleurs, saintes bannières,
Ont combattu tous nos héros ;
Les fils seront dignes des pères !
Flottez, drapeaux !

Au Feu.

Tonnez, canons ! Voici la rouge aurore !
Au champ d'honneur, les moissons vont s'ouvrir !
Jusqu'à la nuit, fauchez, fauchez encore !
O noirs faucheurs, s'arrêter c'est mourir !
Hourrah ! poussons le cri de guerre,
Et puis chargeons et foudroyons !
Pour voix la foudre a le tonnerre !
Tonnez, canons !

Te Deum.

Aigles du ciel, témoins de notre gloire,
A nos cités, portez-en les signaux !
Aux quatre vents, de nos cris de victoire,
Prompts messagers, dispersez les échos !
Salut, grands monts, terre affranchie,
D'un peuple fier sublime autel !
Pour Dieu seul notre genou plie,
Aigles du ciel !

Les Adieux.

Cloches du soir, sonnez dans les vallées,
Au bord des lacs, sur le penchant des monts :
Comme un encens aux voûtes étoilées,
Faites monter vos tintements profonds !
Pour qui tomba, cloches aimées,
Plein de vaillance et plein d'espoir,
Implorez le Dieu des armées,
Cloches du soir !

13 janvier 1857. **H.-F. Amiel.**

UN RECUEIL MANUSCRIT DE L'ARCHIVISTE BARON

(Suite.)

Hélas ! depuis lors... que de larmes, que de cris, que d'épouvantes ! Heureusement, nous retombons dans le rose, avec les pages consacrées au golfe de Cully et à Vevey.

Assis auprès du monument élevé à la mémoire de Davel, « admirez ces sites à la fois riants et imposants, dont on ne retrouve guère de pareils que sur les rives si vantées des contrées maritimes de la Provence, de l'Italie et de la Grèce; puis, convenez avec franchise que le Vaudois aussi est, sous ce rapport encore, des plus favorisé ».

On a retrouvé, à Cully, en 1818, les ruines d'un temple élevé à Bacchus; à Treytorrens, une figurine de bacchante en bronze, acquise par M. Rod. Tissot, à Moudon; même une villa romaine, une chambre de bain.

En parlant de Vevey :

« Rues bien percées, généralement droites, larges et propres, bordées de maisons particulières d'une élégante simplicité ».

Nous voici sur la terrasse de St. Martin :

« Quelle plus belle préparation à célébrer, dans ce temple, les louanges de Dieu, créateur et conservateur de l'Univers, que celle de venir, dans une belle matinée d'un dimanche d'été, au son de ces cloches harmonieuses, admirer ici ses ouvrages et méditer sa parole... O vous, âmes sensibles, disposées aux impressions d'une douce mélancolie, allez à cette terrasse... »

De ces quelques traits, non dépourvus de grâce, plus d'une ville pourrait être jalouse :

« La population de Vevey qui, à la fin du XVIIIme siècle, était de 3000 âmes, s'est peu à peu augmentée... Le sang y est généralement beau, ce qui est dû à la salubrité d'un air tempéré et à l'introduction de la vaccine. Le chevalier de Boufflers disait, en parlant des Veveysans :

— Sur trente ou quarante jeunes femmes ou filles, il n'y en a pas quatre de laides. »

On passe ensuite au vert :

« Mon bon La Tour,
Sois mes amours,
Toujours. »

C'est Baron qui pastiche Châteaubriand et Curtat : La Tour de Peilz est son lieu natal (1788). Ce n'est pas sans regret qu'il le quitte, en 1807. Il faudrait reproduire tout entier ce délicieux petit chapitre consacré à l'amour du lieu où l'on vit ses premières années, où il n'y a guère d'ombre au tableau :

« Définitivement fixé à Lausanne, je ne saurais plus, à mon âge déjà avancé, franchir les quatre lieues qui nous séparent, mon bon La Tour, pour aller passer paisiblement le dimanche dans tes murs et même, deux ou trois fois par année, y rester plusieurs jours consécutifs. Je ne saurais plus, à mon âge déjà avancé, faire une telle promenade, bien que, depuis 46 ans, la route de Lavaux ait été sensiblement raccourcie par les nombreux redressements qui y ont été faits, et que, depuis 30 ans surtout, il y ait grande concurrence de voitures de tout genre, sans parler des bateaux à vapeur qui, pendant les deux tiers de l'année, sillonnent plusieurs fois et en tous sens les ondes azurées et magnifiques du Léman. On nous promet, de plus, un chemin de fer qui abrégerait la distance à tel point que, rigoureusement parlant, je pourrais, tout en exerçant à Lausanne mes fonctions, me rendre chaque soir dans tes murs, mon bon La Tour ! quitte à repartir pour le chef-lieu le lendemain matin; le trajet se ferait en trente minutes; c'est bien engageant, mais, pour réaliser la chose, il faudrait que mes moyens fussent en proportion avec la dépense. »

Quelle instructive résignation ! Il est vrai qu'un homme, qui aime ses bouquins, se contente facilement de faire des voyages instructifs... autour de sa chambre, à la façon de Xavier de Maistre, auteur vieillot à relire, je vous prie, si vous avez besoin d'un calmant.

Et ainsi de suite. Le rose reprend avec Montreux « qui avait été formé en commune et en paroisse sous les rois de la Bourgogne-Transjurane; l'empereur Conrad II dit le Salique le céda à titre de franc-fief à l'évêque de Sion et au XIme siècle, *Mustrux* devint un vidomat... »

On voit que Baron se souvient qu'il est archiviste. Ces pages manuscrites, écrites sans prétention, rendent réellement hommage à la patrie que veut chanter l'auteur en remontant dans la nuit des temps.

(A suivre.) *L. Mogeon.*

BOUT-A-BOUT. — Un paysan est cité en tribunal pour avoir tué le chien de son voisin. L'accusé raconte qu'en revenant des champs sa fourche américaine sur l'épaule, le chien s'est jeté sur lui.

Le paysan : Ma foi, je me suis défendu comme j'ai pu. Le chien était comme enragé et il m'aurait déchiqueté...

Le Président : Oui, je comprends, mais vous n'étiez pas obligé de tuer le chien, qui était un bon chien de garde. Vous auriez dû le chasser, l'effrayer, et non lui enfoncer les dents de la fourche dans la tête. Par exemple, vous auriez pu vous servir de l'autre bout de votre fourche...

Le paysan : Je regrette, Monsieur le Président, mais le chien ne me venait pas contre avec... l'autre bout !

L'accusé a été acquitté !

PARLER NEUCHATELOIS ET SUISSE ROMAND

LES personnes qui ont souscrit au *Dictionnaire historique du Parler neuchâtelois et suisse romand* attendaient avec impatience le deuxième fascicule de cette publication. Il vient de paraître, et offre, dans ses cinquante pages, une mine riche de renseignements historiques, etymologiques, linguistiques, etc. Les savants puiseront des renseignements précieux et les amoureux de notre vieux langage romand trouveront toute l'explication de nos savoureux vaudoisismes dans le dictionnaire de M. Pierrehumbert, lequel fait une large part aux locutions vaudoises.

Nous y voyons entr'autres que l'expression : *être de Berne* remonte à 1798, au temps du régime bernois déchu, alors que les partisans de ce régime s'efforçaient de prouver aux Vaudois combien il était avantageux pour eux « d'être de Berne »; chose curieuse, cette expression est connue dans le pays de Montbéliard.

Nous employons le mot « bon » à tort surtout et à travers : il fait *bon* chaud; il fait *bon* frais; on y va *à de bon;* on joue *à de bon;* qu'est-ce qu'il dit *de bon,* Frédéric ? Oh ! là, *tout de bon;* on a *bon* temps lorsqu'on fait facilement quelque chose; on aurait aussi *bon temps* de passer par la route, le sentier ne vaut rien; on a attendu un *bon* moment; on a eu ça *bon* marché; on s'est levé *à bonne heure.*

Nous ne pouvons relever toutes les expressions pittoresques de l'ouvrage de M. Pierrehumbert, mais, puisque nous sommes au mot « bon », terminons avec « bonne » que nous trouvons dans : il donne le bras à sa *bonne amie;* il est tout *à la bonne;* on est *de bonne* (humeur); le patron n'est pas de *bonne* aujourd'hui.

Je regrette de ne pouvoir vous parler des *brandons,* des *brecis,* des *brecets,* des *bricelets,* des *cafornets* et des *caïons.*

Si l'histoire de ces mots vous intéresse, souscrivez à l'ouvrage pendant qu'il en est temps, chez Attinger, éditeur à Neuchâtel. *Mérine.*

HAUTEFORT. — Par *Ad. Villemard.* — Editions « Spes », Lausanne. Fr. 3.75.

Au nombre des ouvrages captivants et bien de « chez nous », rappelons le livre de notre collaborateur, Ad. Villemard, paru l'an dernier et dont le succès n'est pas épuisé. Cette histoire fait surtout le bonheur de la jeunesse romande.